

## Perception et compréhension du monde dans *Aké, les années d'enfance* de Wole Soyinka.

On a déjà parlé de la question de la perception du monde par l'enfant (idée d'une sensibilité neuve, de primat de la sensation sur l'intellect, de naïveté, d'intensité et d'irrationalité)... il reste à voir en quoi elle peut être l'objet d'un traitement spécifique dans *Aké*.

Point intéressant : le format bref des contes d'Andersen ne permet que des aperçus limités et schématisés sur le monde, avec un certain effort de transposition de la sensibilité enfantine. La morale rousseauiste insiste sur la limitation de la « sphère » de l'enfant.

L'intérêt d'un récit comme celui de Soyinka, qui va en gros de la naissance de la conscience (3 ou 4 ans) à 11 ans (fin du récit) c'est de permettre d'évoquer le développement d'une vision du monde, son évolution avec l'âge... de la petite enfance à ce qui pourrait être la pré adolescence.

Mais au delà de cela, il ne faut pas oublier que *Aké* est une autobiographie, donc dimension individuelle (et récit de la formation d'une personnalité) mais surtout dimension rétrospective, qui fait que la vision de l'enfant est prise en charge par un adulte écrivant (à 47 ans). Donc, a) la vision du monde de l'enfant est en cours de constitution b) elle aboutit à un point dans le temps : la figure de l'écrivain.

Bref, le format de l'autobiographie implique une complexification dans le rendu du point de vue enfantin.

Bref,

- Comment est rendue une vision du monde propre à l'enfant, avec ce qu'elle comporte d'intensité et de charme
- Comment cette vision se structure-t-elle progressivement selon des modalités rationnelles, jusqu'à aboutir à la perception d'un monde, comme ensemble cohérent ?
- En quoi la dimension rétrospective de l'autobiographie complexifie-t-elle ce point de vue enfantin ?

### I - Entre sensation et imagination.

#### 1 – Perception sensorielle et intensité.

Au début, quasi absence du « je » comme acteur... une simple vision du monde.

L'usage dans la première phrase de l'adjectif démonstratif « Ce terrain... » met le lecteur face à une vision, un panorama, lui offre à voir. Ce primat de la perception extérieure se voit dans le fait que la première personne est strictement absente des premières pages... on ne voit apparaître un « nous » qu'à la p.13 (donc au bout de trois pages) qui définit une collectivité d'enfants, indéterminée, et le « je » renvoyant à Wole n'apparaît qu'à la p.17. Qu'en conclure ? Qu'avant de se prendre en compte soi-même, l'enfant perçoit le monde, et le perçoit en tant qu'enfant (pas en tant que « moi », d'où le passage par le « nous »)... le retour sur soi comme personnage n'intervient que dans un 2e temps... et comme un élément assez secondaire.

- Considérations sur les fruits au début p.14-16 : évocation des fruits (fruit de la passion, grenade, pomme... notons que le fruit est fondamentalement un objet sensuel par excellence) à la fois pensés à travers les cours d'écriture Sainte (on y reviendra) et surtout examinés de près dans ce qu'ils offrent aux sens... voir par exemple l'évocation du fruit de la passion (grenadille) « Il y avait aussi le fruit de la passion (...) mais que nous autres enfants nous n'aimions guère. Sa peau verte pleine de sève était agréable à caresser dans la paume, mais lorsqu'il mûrissait ce n'était plus qu'une chose jaune toute desséchée, effondrée comme le visage des vieux et des vieilles que nous connaissions. Et il réussissait à peine à être sucré, échouant ainsi au test infallible du fruit véritable. » p.14
- charme des marchés p.87 (« J'entrai dans le marché... ») à p.88, ou p.293-294 (lire p.293 « le soir les arômes du marché... à ... p.294 ... étaient gratuits ». L'intérêt du marché est qu'il permet une sollicitation maximale des sens (vue, odorat, goût, et éventuellement ouïe (fanfare))
- sensibilité aux odeurs (chambres des parents) (p.155 pour le père : odeur de moisi liée aux livres, pour la mère, mélange d'odeurs (médicaments pour enfants, odeur de marchandises liées à la boutique, odeur de nourriture et « âcre relent d'urine » lié aux nombreux enfants).

On le voit, l'intensité de la relation au monde prend souvent la forme d'un plaisir premier de la perception : au delà de l'observation, il s'agit d'un attrait, d'une puissance d'aimantation des sens, qui prend notamment la forme de l'attrait pour les spectacles ordinaires de la ville, vifs, nouveaux, piquants :

- p.78 Fanfare *L'épisode fait un peu penser au conte allemand « Le Joueur de flûte de Hamelin » collecté par les frères Grimm.*
- ou p.169 (à partir de « Le corbillard venait en tête... ») cérémonie de funérailles à l'église Saint Pierre voisine. Voir que la dimension religieuse ou affective (spectacle du deuil) est annulée dans l'évocation, la scène est avant tout vue sous l'angle du spectacle de la sollicitation de la vue et de l'ouïe). (« Le cercueil disparaissait sous les couronnes de palmes... nous sentions presque le lent piétinement nous parvenir à travers le sol... ce dernier nous le détectons... » puis p.170 le contraste entre les chants doux quand le cortège se dirige vers l'église et les cris des pleureuses et l'attitude plus dionysiaque et euphorique des gens...

*On y reviendra, mais se souvenir que Soyinka est avant tout un homme de théâtre, et que le théâtre est un spectacle, une présence sensible et non intellectuelle sur scène...*

## **2 – Une perception anarchique et mélangée.**

Dans une large mesure, ce qui caractérise la perception enfantine du monde dans *Aké*, c'est la non dissociation entre les plans différents (dimension sensorielle, dimension symbolique, dimension sociale) que l'adulte est supposé distinguer...

C'est particulièrement net dans la description première de la mission et d'Aké.

Les premières pages évoquent le parcours que fait Dieu le dimanche, en descendant de la colline d'Itoko (un peu au nord d'Aké), il délaisse le Chef (sans doute un chef traditionnel, puisque païen, mais je ne vois pas qui c'est dans le reste de l'histoire, sans doute pas l'Alake) et va prendre le thé avec le Chanoine (en fait le curé anglican de l'Eglise Saint Peter)... ledit Chanoine (Pa Delumo) étant décrit comme un être très impressionnant par sa stature (p.33 en bas).

Par ailleurs un mélange syncrétique se fait entre la spiritualité chrétienne et les croyances traditionnelles yoruba : Wole croit voir Monseigneur Crowther p.18-19, sous la forme d'une sorte de gnome zombie (on en reparle p.24-25 et Wole soupçonne qu'il était *oro*). Or Crowther (1821-1891) est le premier évêque noir de la religion anglicane, donc une figure importante dans la mission et la famille, mais il est évidemment problématique de le considérer comme un esprit païen.

Les fruits dont nous parlions sont avant tout vus dans leur dimension littéraire et biblique et leur charme culturel s'entremêle avec leur attrait sensible (voir le commentaire sur la grenade

p.15 « La grenade, c'était la reine de Saba, les révoltes et les guerres, la passion de Salomé, le siège de Troie, l'Eloge de la Beauté du Cantique des cantiques. Ce fruit, qui au regard et au toucher donnait l'impression d'avoir un cœur de pierre, ouvrait la caverne d'Ali Baba, réussissait à faire sortir le génie de la lampe d'Aladin, pinçait les cordes de la harpe qui calmait la folie de David, divisait les eaux du Nil et remplissait notre mission de l'encens du temple obscur de Jérusalem. »

On note que, outre la sensualité du fruit (dureté, mais intérieur quasi lumineux), c'est surtout son entremêlement avec la sphère culturelle des histoires qui importe : mélange alors entre Bible, Homère, les Mille et une Nuits... (même s'il s'embrouille un peu : David joue de la lyre pour calmer la folie du roi Saül) puis l'avis des enfants pour savoir qui, de la grenade ou de la pomme, est le fruit défendu du jardin d'Eden).

***Notons que cela revient aussi à vivre ses sensations de manière poétique...***

Plus généralement, le monde de l'enfance est marqué par l'irrationnel :

- d'abord parce que l'enfant n'a pas un sens rationnel et consolidé du possible et de l'impossible (p.65 : la question de l'Anniversaire (personnifié, comme une entité qui vient toute seule, : il invite tous ses amis sans rien dire aux parents et ne comprend pas pourquoi il ne se passe rien.) ou p.60 et + auparavant, à l'issue d'un accident où il a perdu du sang, conviction qu'il faut récupérer le sang qui a imbibé son habit (*dansiki*) pour le remettre dans sa tête où il a été blessé)
- mais aussi parce que la double influence du christianisme et de la religion yoruba font du monde du petit Wole un monde peuplé d'esprits : voir le long récit de Chrétienne sauvage, la mère, voir

notamment le récit par Chrétienne sauvage p.20 et + de la manière dont son aïeul (J.J Ransome Kuti) conjure les esprits des bois (ghommides), mais aussi la manière dont son Oncle Samya (qui a la réputation d'être un *oro*, donc si j'ai bien saisi un esprit incarné) entre en conversation avec les ghommides au milieu des bois... puis, malade, il est soigné par une sorcière locale, qui demande un festin pour apaiser les esprits... et tout est mangé...(p.29-30). Notons que cette série de récit met en place à la fois une cohabitation et une lutte entre les esprits traditionnels et les missionnaires chrétiens...

- Le mélange entre christianisme et religion youruba est très net p.69-70 (Wole, dans une discussion, interprète un vitrail représentant St Pierre et des apôtres comme des *egungun* blancs, puisqu'ils portent les mêmes robes qu'il a vues aux *egungun* dans les processions).
- l'évocation de Bukola, fille du libraire, comme *abiku* (p.38 et +) manière traditionnelle de rendre compte de ce qui ressemble beaucoup à des crises d'épilepsie (un enfant qui est en fait l'incarnation d'un esprit qui est venu dans le monde humain, mais toujours tenté de retourner dans le monde des esprits... d'où le fait qu'il ne faut pas le contrarier, sinon il s'en va, et l'enfant meurt).
- mais aussi action magique: p.361 destruction d'un charme (*oogun*), p.287 chanson du magicien ajoutée à son « arsenal d'incantations ». On retrouve bien la « pensée magique », mais en partie soutenue par des croyances traditionnelles.

Pour rester sur le début, on pourrait considérer que le rapport au langage procède du même mélange à travers une tendance au cratylysme (p.33 : motivation du titre de « chanoine » de Pa Delumo par le rapport entre *canon* et boulet de canon). La grosse tête ronde du chanoine évoque un boulet.

### 3 - mais repli sur soi dans la rêverie

Aux antipodes de la tendance de l'enfant à se projeter dans le monde par la sensation, Wole est également et peut-être avant tout un enfant rêveur, qui se coupe du monde en plongeant dans ses songes...

Ce trait de caractère est d'ailleurs l'objet des réprimandes de sa mère. . ou p.139 en bas : « A différentes époques il y avait toujours quelque chose qui allait provoquer la mort de « son fils » ; c'était là, semblait-il, la croyance la plus fervente de ma mère. Et la menace la plus constante suspendue au dessus de mon existence à Aké paraissait être la rêverie ou la ruminantion. » mais on retrouve la question de la rêverie dans une discussion entre Chrétienne sauvage et essay p.197 et + (p.198 « il faut le sortir de lui-même ») coupure dans la rêverie... (vaste passage là-dessus p.139 et +)

- p.136 l'accident de la carabine de chasse (une explosion, (narration peu explicative)... analepses sur la chasse avec son père.... bref, il s'est appuyé par mégarde sur la détente.
- p.140 l'incident du rosier (rêveur, il hache machinalement un rosier avec un bâton alors que Essay adore son jardin). **Tendance signalée et combattue à la rêverie.**

Notons surtout que la narration même est à l'image de ce caractère rêveur :

- l'incident de la carabine (p.135-139) est évoqué en focalisation interne (on évoque les plafonds mangés de termites, puis un coup soudain, une chute au sol...) et donne lieu à l'insertion de diverses considérations ou souvenirs... avant même d'expliquer que Wole a sans doute déclenché le coup de feu en glissant sa main rêveusement le long de l'arme, on a l'insertion des souvenirs sur les moments où il accompagnait son père à la chasse.
- Même structure relâchée et rêveuse pour l'incident du rosier: annoncé p.140, puis donne lieu à des considérations sur l'organisation des tâches dans la maison, et sur le fait qu'il s'occupe du jardin en chassant les chèvres, quitte à en amochoer certaines parfois. Mais surtout, la question des roses amène le long récit de l'histoire de l'instituteur « Lè-moo » (recolliez-la). (il cueille une rose dans le jardin de son directeur, mise à l'épreuve ironique de HM qui en vient à lui dire « recolliez-la », et le met dans tous ses états). La rupture intervient p.149 « Lorsque j'entendis *mon* nom me parvenir comme à travers un tuyau obstrué..... » et vision de son père qui le menace et se dirige vers lui... prise de conscience de la situation : il a distraitemment déchiqteté à coup de baguette les rosiers en bouton qu'il a lui-même contribué à planter, et que son père adore... la situation est sauvée par la mère. (« les jeunes tiges avaient été meurtries par les coups modérés mais persistants d'une baguette d'*ewudu* qui dirigeait l'orchestre de ne ne sais quelle musique intérieure. »

Bref, le lecteur est mis dans une situation psychologique similaire à celle de Wole : les faits commis pendant le blanc de conscience ne sont pas racontés, mais déduits après coup à partir de la situation, et la dérive

psychologique rêveuse qui masque le réel prend la forme de récits qui contribuent pourtant à contextualiser l'événement. (Bref, effort narratologique pour rendre une conscience à trous).

Il s'agit bien sûr de souligner la capacité de l'enfant à être emporté par l'imagination, mais cette imagination va jusqu'à une coupure avec le monde.

*Pourtant, bien sûr, dynamique de découverte qui s'oppose à l'enfermement en soi, et structuration plus ou moins rationnelle qui s'oppose au caractère anarchique et irrationnel que nous venons de voir.*

## **II - Enfance et découverte du monde.**

### **1 – Elargissement du cercle de l'expérience.**

Le titre même de l'oeuvre relie le temps « les années d'enfance » et un lieu « Aké », qui est en fait un lieu restreint, clos, qui est largement le deuxième personnage du récit (il est question p.285 de « la « personnalité » d'Aké ». Or ce lieu est un lieu d'étendue modeste (un quartier d'Abeokuta) dans laquelle l'enfant évolue dans un espace plus limité encore : la mission.

Le fait que les premières pages évoquent le jardin de la mission comme un Eden est révélateur. L'Eden est un endroit parfait, mais surtout un endroit clos, se suffisant à lui-même (coupé de la dimension d'interaction, d'échange, qui caractérise un lieu dans le monde réel). En gros, l'Eden est le lieu dont on n'a pas besoin de sortir.

Le début de la vie correspond alors (un peu comme dans Andersen) à une sortie de l'univers clos et limité de l'enfance.

- C'est notamment le moment où le petit Wole, à 4 ans, sort de l'enceinte de la Mission pour suivre la fanfare dans Ake, puis dans Abeokuta en général qui représente cette sortie. Observer le début : on commence par l'évocation du mur qui entoure la mission, ses portes et ses fenêtres. Mais lors du passage d'une fanfare « je frappai sur le portail et l'on m'ouvrit ». De fait, premier grand moment d'indépendance et de découverte du monde, qui est aussi un exploit symbolique : marcher d'Ake à Ibara (aujourd'hui des quartiers d'Abeokuta, mais à en croire Google Maps, ça fait environ 4 km... le tout aboutit aussi à la première confrontation avec un blanc (chef de la gendarmerie))... de fait, effet de distorsion, l'anglais d'Angleterre que parle l'officier qu'il rencontre lui apparaît bizarrement nasillard...
- p.79 « Pour voir les choses beaucoup mieux, il suffisait de sortir et de regarder ».p.88 « Il paraissait impossible qu'il existât tant de choses au monde. »
- Mais cela correspond aussi à la découverte d'Isara p.134 et + mais surtout p.243 et + (chap IX... (famille du père) donc un mode de vie différent : plus traditionnel et plus rural (chasse, potager, religion yoruba traditionnelle dominante, on y reviendra). On note que dans la construction du récit, l'évocation factuelle d'Isara vient tardivement, alors qu'il est signalé qu'il y passe tous les nouvel ans), ce qui est une manière soit de retarder l'élargissement que représente une sortie d'Aké, soit de signifier qu'on n'est conscient de cet élargissement (et de la diversification du monde) qu'à partir d'un certain âge. On évoque alors d'abord la visite à Aké de l'Odemo (roi traditionnel) d'Isara, et celle des marchandes (en fait tantes de Essay) et des odeurs nouvelles qu'elles apportent, ainsi que le dialecte *ijebu* (autre royaume Yoruba). A partir de p.252 on a enfin l'évocation de l'impression sur Isara (contraste entre les orfèvres et la mauvaise hygiène du bourg)... puis épisode aux champs avec Broda Pupa (école de la brousse).
- Voir encore p.354 « Pour la première fois, je quittai Abeokuta sans mon père ni ma mère... » passage symbolique marquant, pour aller passer l'examen au Lycée National d'Ibadan.

Cette logique d'élargissement se retrouve à tous les niveaux, mais va aussi avec une ouverture au monde extérieur, en contexte de 2<sup>de</sup> Guerre Mondiale : voir chap VIII p.207 installation de l'électricité et découverte de la radio, donc des nouvelles (p.209)... question de la guerre, etc.) Bref, série d'innovations qui apparaissent un peu miraculeuses (on se demande où est la famille qui se dispute tous les soirs sous les rires... panique lors du premier survol d'aéroplane).

Plus globalement, toute l'évolution du récit va de plus en plus vers un élargissement des enjeux (de

l'individuel et du familial au début, on passe vers la fin à un mouvement qui concerne au minimum toute la ville d'Aké, voire qui apparaît comme annonciateur d'enjeux politiques généraux (indépendance du Nigéria)).

## **2 – Structuration d'une vision du monde et instabilité.**

Tout se passe comme si, en grandissant, les pièces séparées d'un puzzle trouvaient progressivement leur juste place (on a un peu qqch de similaire chez Rousseau dans l'idée que le développement de la raison ne peut se faire que sur la matière première qu'est un vaste stock de sensations).

Une perception du monde de plus en plus globale et cohérente.

- Lors de la sortie de la mission pour suivre la fanfare, découverte d'Aké, et constat d'un bon nombre d'éléments qu'il connaît un peu... mais vu ici dans leur milieu naturel ...p.82 « ces pièces et ces morceaux symboliques d'Aké qui étaient entrés chez nous à un moment ou à un autre ou qui laissaient transparaître un peu de leur nature au cours des rencontres dominicales à l'église, commençaient à apparaître avec leurs formes et leurs dimensions véritables. » (il découvre d'où vient l'*ogi* (une sorte de farine de maïs), la boutique du photographe qu'il a vu passer chez lui, que le vrai nom de la sage-femme est Mc Cutter et non Makota.
- Puis p.168-169 : sur les divertissements de rue (notamment les funérailles).. à la différence de la première fanfare, ils sont resitués dans une géographie, au point de savoir par où ils vont débouler... (connexion des fragments de l'espace en un tout cohérent).
- 
- Apprentissage de la loi du monde. On pourrait aller voir jusqu'à l'épisode « recollez-la » p.145 comme confrontation ironique au principe de réalité (répondant au hachage des roses par Wole rêveur)... le fait de mettre l'instituteur fautif devant la nécessité d'une réparation impossible apparaît comme une forme de leçon : ce qui est dégradé ne peut plus être réparé...

Pourtant, un des grands apprentissages qui se développe dans le début du récit porte sur la notion de « changement », notamment développé dans le chapitre VII.

p.183 le chapitre commence par un constat global sur la question du changement (et ce qui se rapporte au mot est en capitales), notamment en raison de la naissance du petit frère Dipo (p.184).

Le plus intéressant symboliquement me semble les considérations sur les maximes bibliques p.185-186 : l'idée est que les enfants utilisent le reflet dans la vitre du cadre pour suivre le retour de leur père du jardin, et donc pour savoir quand il faut arrêter de faire des bêtises. En gros,

- alors que la maxime biblique est un repère moral, elle est ce qui permet ici d'échapper à la punition
- surtout : symboliquement intéressant que des représentations fragmentaires soient réinscrites par les enfants comme des éléments d'un ensemble cohérent (d'un espace uni, et du temps progressif du retour du père). (mise en abyme globale de tout ce que je dis ici).
- Le changement de place des maximes est alors lui-même une redistribution de cet espace cohérent.

Mais fondamentalement, la notion de changement fait aussi intervenir un apprentissage du mal et du contact avec la souffrance puis, surtout, lors de l'évocation de la naissance puis de la mort de la petite sœur Folasade (p.192 c'est justement l'absence de changement après sa mort qui apparaît intolérable : décalage entre le bouleversement interne et la stabilité arrogante du monde)... s'ensuit p.193 l'évocation de fortes pluies qui occasionnent l'effondrement de maisons... (forme plus collective du mal).

Au croisement, encore, d'un élargissement de la compréhension du monde et de la notion de changement, on peut penser au chap XI (p.307-311) qui évoque en entier une période qui semble dominée par une maladie d'Essay, le menant à la conviction qu'il va mourir... pourtant la chose n'est jamais nommée, (« une menace entrevue mais demeurée sans nom ») et finalement il ne s'agira que d'une fausse alerte... la vie reprendra son cours.

L'intérêt est ici

- que l'enfant n'a accès qu'à des informations partielles, d'après lesquelles il déduit quelque chose (voir p.308 « les paroles étaient claires, il n'y avait pas à se tromper »). Il reconstitue donc une connaissance à partir d'indices fragmentaires.
- Par ailleurs, la menace (la mort du Père) constitue le changement par excellence, car équivaudrait à

une entrée prématurée dans l'âge adulte (comme le dit son père, il est « l'homme de la famille » et se doit de faire des études pour assurer l'avenir de la famille).

*Pourtant, ne pas oublier que le récit de l'enfance est fait par un adulte, qui est donc à la fois le même et un autre, entretient avec soi enfant une relation d'adhésion affective et de supériorité distante, d'humour et de nostalgie.*

### III – Le regard rétrospectif sur l'enfance.

#### **1 – Entre distance et immédiateté.**

D'un côté, on l'a vu, par exemple, sur la question de la sensation ou sur celle des blancs de conscience (où le blanc de l'information, remplacée par une analepse, mime la non perception du monde extérieur), il s'agit par le texte de reconstituer une perception d'enfant.

Notons d'ailleurs qu'il n'y a guère de moments où le narrateur se désolidarise de soi enfant (comme cela peut intervenir lorsque, dans un texte autobiographique, on avoue une faute qu'on a commise mais qu'on réproouve en tant qu'adulte (vol des poires chez Augustin, ruban volé chez Rousseau).

D'un autre côté, la dimension de distanciation ironique par rapport aux perceptions, interprétations, ou pensées de l'enfance, implicitement désignées comme naïves ou plaisantes pour un point de vue adulte.

- Lors de la sortie pour suivre la fanfare, reflet assez fidèle des attentes de l'enfant, qui donnent lieu à diverses surprises face à la réalité extérieure à la mission. (p.79 face à l'énormité du tambour, Wole s'attend à chaque instant à ce que l'instrumentiste bascule et tombe, ou étonnement de constater que le photographe dispose d'une boutique alors qu'il pensait qu'il ne travaillait que dans les maisons des gens... ou encore le « il paraissait impossible qu'il existât tant de choses au monde » de la p.87 (qui est un peu l'équivalent d'un mot d'enfant... une vérité, mais relative à un référentiel qui n'est plus celui de l'adulte et qui, en tant que tel suscite l'amusement du lecteur).
- voir l'évaluation de Mme Odufawa p.198 « Mme Odufawa était tout simplement et sans conteste possible, excepté de la part des gens les plus aveugles et à la sensibilité la plus grossière, la plus belle femme de la Terre. Je n'en voulais pas à son mari ; après tout, c'était mon parrain, et il ne mettrait probablement pas obstacle à mon mariage avec cette déesse lorsque je serai devenu grand... » (évidemment, non seulement l'évaluation de Mme Odufawa par Wole, mais aussi sa confiance dans la perspective de pouvoir l'épouser sont objet d'une distance ironique).

#### **2 - La nostalgie d'un monde perdu.**

D'abord, sentiment d'une dépossession des lieux, notamment, qui étaient vécus comme les lieux strictement personnels et intimes de l'enfance.

Voir p.127 « Même le baobab a perdu de sa taille avec le temps ; et pourtant j'avais cru que ce rempart serait éternel, échapperait aux perspectives élargies d'une enfance disparue. » ». Noter l'expression : élargir la perspective, c'est sortir de l'enfance, mais c'est aussi faire perdre en taille et en importance aux objets et décors qui peuplent l'enfance qui, resitués dans un monde plus vaste, apparaissent insignifiants.

→ De fait, un certain nombre d'objets et de lieux, qui apparaissent comme les objets d'une appropriation intime, sont présentés comme si l'enfant en était dépossédé. C'est notamment le cas du rocher « Jonas » p.128-129 : la maîtresse d'école, pour donner une idée de la taille de la baleine qui, dans la Bible, avale Jonas, la compare avec le rocher « où les écoliers font leur modelage » (il y a des trous d'eau dedans, donc lieu pour travailler l'argile... équivalent sans doute de la pâte à modeler)... mais réaction blessée intime de Wole « C'était mon rocher, mon rocher à moi. Et maintenant, la maîtresse de l'Ecole du Dimanche en avait fait le bien public de ces menteurs vantards récriminant. Elle avait pénétré en intruse dans l'une de mes nombreuses demeures privées. » (de fait, en tant que fils du directeur, il y joue de préférence quand les autres écoliers ne sont pas là).

Même chose avec le goyavier, refuge de ses rêveries (p.130 lire à partir de « Ce goyavier avait des affinités..

à ... d'être parmi les branches. » On note que l'intimité correspond à la faculté de supprimer le temps, c'est-à-dire ce qui structure le monde commun... il se connecte à la tendance la plus profonde de Wole, la rêverie et la coupure avec le monde... (« Je me glissais hors de la maison le matin, et tout à coup c'était le crépuscule... »). Or on retrouve le même effet de dépossession p.194-195 quand sa mère dit que, après les pluies, c'est Bunmi (sœur adoptive ? Servante?) qui va aller cueillir les goyaves, Wole la menace de la vengeance des esprits (*iwin*).

Bref, ces lieux ou objets correspondent à une appropriation individuelle du monde.

→ Or le récit est ponctué de rappels de la perte des sensations et des objets : on retrouve de manière récurrente des tournures approchantes : « On ne retrouve plus cette atmosphère... » (p.16) ou « L'evêché de la Mission d'en Haut n'est plus... » qui évoquent le vieux motif poétique du *ubi sunt*.

-

- La série des *ubi sunt* du chap I.

- p.16 17 de « Il est arrivé malheur à la mission d'Aké... » à « ... les pelouses se vidaient. » On a l'idée d'un paysage qui a perdu son mystère et sa vie... tous les verbes du début vont dans le sens d'une déperdition, le présent (qui semble aller dans le sens d'un paysage sous les yeux de l'auteur) s'oppose au passé où chaque coin recelait vie et mystère. A ce stade, on voit que le changement et la perte tiennent au moins autant à un changement dans la manière de percevoir (capacité de l'enfant à insuffler du rêve et de l'intérêt dans le monde) qu'à des changements objectifs.
- De fait, certains éléments tiennent bien sûr à un changement de proportion dû au fait qu'on a grandi ( au début du chap V p.127 « Même le baobab a perdu de sa taille avec le temps... »)
- Voir le chap X, notamment le début p.285-287 : dans un premier temps, on déplore la perte des sensations d'antan : p.285-286 : différence entre la richesse du magma sensoriel qu'il percevait enfant en s'endormant et les boutiques d'aujourd'hui... bruit remplaçant les odeurs (intérêt : la nostalgie de la sensorialité enfantine est aussi celle d'un mélange, entre l'intérieur et l'extérieur, les domaines sensoriels...). On note qu'il ne s'agit pas nécessairement de sensations agréables : il s'agit de l'odeur possible d'une punaise écrasée, mêlée aux cris de la folle qui habite sur la place centrale.. mais ils sont l'objet d'une fondamentale nostalgie.

→ Plus globalement, cette nostalgie du monde de l'enfant est aussi ancrée dans le regret d'une Afrique perdue, dénaturée par la modernisation et l'occidentalisation.

Aux odeurs et perceptions d'antan s'opposent

- p.286-287 le spectacle d'une rue vouée aux « boutiques qui répandent les produits d'une industrie mondiale du gâchis »... les représentations stéréotypées de stars internationales.
- De même p.298 en bas, regret de l'invasion des plats occidentaux (Mc Do, KFC) dont l'évocation est encadrée par le regret des plats de l'enfance (gourmandise de Soyinka qui a survécu au vieillissement)....
- on passe ensuite au bas de la p.300 à la déploration de l'ambiance sonore et des nouvelles musiques (**lire** p.301 : évocation d'un petit parcours du jeune habitant d'Abeokuta dans les années 80, qui finit en dénonçant les musiques africaines contemporaines : musique Fuji (version modernisée de musiques ancrées dans la culture et la religion yoruba) ou Afro-Reggae... (note : un cousin de Wole Soyinka, le fils de Daodu, est devenu un musicien assez célèbre : Fela Kuti).

Interprétons :

- bien sûr, on peut avoir le sentiment que Soyinka, à 47 ans, est un vieux croûton, et que ce qu'il condamne chez les jeunes était ce qu'il encense au temps de son enfance (qui comporte déjà un syncrétisme universaliste dont, d'ailleurs, il s'est fait le défenseur officiel)
- mais le point important est surtout le charme que confère à qqch (un plat, une musique, une atmosphère) le fait d'avoir été vécu dans l'enfance : cela suffit à l'ériger en référence, d'après quoi le reste sera jugé.
- Cela dit, le sentiment de perte de certaines facettes de la culture yorouba est aussi une dénonciation contre la perte d'une certaine culture africaine (faites de sensations, donc basiquement d'odeurs, de goûts et de sons) en raison de la tendance à l'industrialisation impersonnelle de la culture (et donc de la sensation).

## **Conclusion :**

On retrouve donc l'idée rousseauiste du primat de la sensation sur la perception intellectuelle (ou même rationalisée) du monde, et son équivalent chez Andersen : l'idée d'un enchantement du monde. On retrouve également la dynamique d'élargissement de la perception du monde aussi bien présente chez Andersen (sortie de l'espace clos) que dans la structuration de l'évolution de l'enfant chez Rousseau (accroissement des facultés, élargissement de son cercle).

Pourtant, des données plus spécifiques et plus personnelles : le sentiment nostalgique de la perte, mais aussi la constitution d'une identité spécifique dont nous commençons ici à entrevoir qu'elle est liée à un lieu (Aké) et dont il faudra voir qu'elle se situe aussi au croisement de figures d'autorité, d'influences culturelles, et dans un rapport au pouvoir. (synthèse suivante).